

**CHAQUE GOUTTE  
EST UN  
CAUCHEMAR  
POUR L'HOMME**

La première et unique fois qu'elle passe au-dessus de la vieille route du Pali avec un tupperware de viande de porc dans la voiture, Sadie sent du sang couler sur la banquette arrière de ses parents. Il est minuit passé et le vieux Pali s'enfonce dans les ténèbres tandis qu'ils empruntent les virages qui serpentent parmi les colossaux monts Ko'olau. Lopaka, le beau-père de Sadie, est au volant ; Kāhea, son squelette frissonnant de mère, est étalée sur le siège avant. Ils fuient les ombres rurales de Ka'a'awa pour se diriger vers le quartier de Pālolo à Honolulu où ils possèdent une maisonnette avec un jardin mal entretenu et toute la civilisation à affronter. Les lampadaires éclaboussent l'asphalte d'une faible lueur et, comme il n'y a que peu de voitures sur les routes, Lopaka écrase l'accélérateur, se nichant dans la vitesse comme un chat se blottit dans un coin étroit.

Sadie a ses règles pour la première fois. Elle se sert de l'ourlet de sa robe neuve comme d'un chiffon pour éponger le sang.

Tandis qu'ils roulent dans les virages du Pali, Lopaka baisse les vitres, laissant entrer des bourrasques qui sifflent de vieilles chansons à travers la vieille Nissan. La voiture appartient à la mère de Sadie, même si Lopaka insiste pour la conduire. Le vent papillonne contre le verre. Des troupeaux de nuages

noirs migrent lentement au-dessus de la ligne de crête. La route contourne les sommets du Pali, privés par l'intensité de la nuit de leur parfait brillant d'émeraude. Sadie voit le siège trempé de la même noirceur. Quand elle effleure de deux doigts la bordure humide de sa culotte et les porte à son nez, elle respire une odeur de sang si puissante qu'elle sort sa tête nue par la fenêtre.

*Je meurs*, se raconte-t-elle. *Je vais mourir sur la route la plus hantée de l'île, en roulant à fond la caisse sur les os des ancêtres comme si de rien n'était.*

Lopaka l'interpelle depuis le siège avant, lorgnant son reflet horrifié dans le rétroviseur : *Eh, la gamine, qu'est-ce que tu fabriques là derrière ?*

La voiture emprunte le tunnel Nu'uanu Pali qui serpente sous la ligne de crête, dont les faibles lumières jaunes intermittentes traversent l'obscurité juste le temps qu'il faut à Sadie pour distinguer les taches qui imprègnent la banquette arrière, un grenat profond absorbé en un instant par le nylon gris. *Je saigne*, dit-elle, d'abord trop bas. La voiture cahotante, parvenue à la sortie du tunnel, émerge sur la grande route bordée d'arbres. *Tu as dit quoi ?* répond Lopaka, et Kāhea dit : *Laisse la tranquille, pour une fois*, et Lopaka, agacé, insiste : *Il faut qu'elle apprenne à parler plus fort, la gamine, on entend jamais rien à ce qu'elle dit*, et Sadie renifle sa main puis dit à sa mère : *Je saigne*. Elle se penche vers l'avant pour présenter ses doigts tachés. Kāhea jette un regard au sang, maintenant cimenté en un arc cramoisi qui souligne ses cuticules. Elle regarde Sadie avec un élan de regret, puis sourit tout grand.

*Oh chérie, il était temps*. Sadie a douze ans.

Sadie tâte le fond de sa culotte tandis qu'ils filent sur la route mal goudronnée et pleine de nids de poules à 70, 75, 80, 82,

quand une petite silhouette émerge, à cheval sur la ligne centrale vers laquelle la voiture fonce à pleine vitesse, et Lopaka écrase la pédale de frein. Corps projetés contre les ceintures de sécurité, crissement de pneus. Un hurlement. La fumée plane au ras de l'asphalte, suffoquant la carcasse de la voiture, la voiture est immobile, la personne qui hurlait ne hurle plus, se tait. Tout le monde se tait. Sadie sonde du regard le nuage de poussière soulevé devant eux, scrute la route obscure, aperçoit une créature de la taille de... d'un chat peut-être ? Ou bien peut-être d'une mangouste obèse, une bête qui grogne et qui mord mais qui, au fond d'elle, vous craint profondément. Les yeux plissés dans l'obscurité, Sadie distingue un pua'a sauvage tapi au sol, la queue hérissée et le groin noir de charbon accentués par la lumière des phares que Lopaka fait clignoter, Kāhea murmure : *Mon Dieu* et Sadie retient son souffle quand elle devine le brillant du sang sur son pelage noir. En regardant ses doigts, elle voit le même sang.

*Saloperie de vermine*, dit Lopaka en passant une vitesse avant de contourner le cochon sauvage blessé, ou couvert de sang, ou les deux. *Vivement la saison de la chasse*.

Mais Sadie n'a qu'une envie : secourir tous les pua'a, y compris celui qui saigne, qui sans aucun doute seront piégés aussitôt par sa nouvelle belle-famille avec leurs pétoires chargées par la bouche et leurs carabines de chasse. Tandis que la voiture accélère, Sadie regarde derrière elle ce qu'elle a perdu : un pua'a solidement campé sur ses quartiers, peinturluré de rubans de grenat florissant, qui agite sa queue ébouriffée comme un chiot arraché à sa mère. Elle contemple le cochon sauvage jusqu'à ce que sa silhouette se fonde dans le morceau de route hantée qui s'évanouit derrière eux.

Sadie a déjà entendu tellement de récits édifiants sur le Pali que les avertissements font comme une couche pâteuse sur sa langue. Justement pour cette raison, elle ne les prend pas au sérieux, et c'est peut-être là sa première erreur.

Pour l'essentiel, les racines de ces histoires sont tricotées dans les temps anciens, des contes narrés par les parents craintifs pour dissuader les petits, les keiki, de faire des bêtises, des légendes bizarres auxquelles les kūpuna – les anciens – se cramponnent dans une pauvre tentative de faire survivre leur culture rabougrie. Peu importe. Le beau-père de Sadie n'a jamais été du genre à suivre aveuglément la tradition; quant à sa mère, elle est trop enivrée par son amour du moment pour prendre en compte qui ou quoi que ce soit en dehors de son nouveau mari. Née Katherine, la mère de Sadie s'est immédiatement débarrassée de l'anglais comme d'une couche de gras superflue après avoir épousé Lopaka, et elle se fait désormais appeler Kāhea. Kāhea Kahananui, une force de travail colossale incarnée sous forme humaine, qui se fout royalement des récits originels de son île.

Sauf que la famille de Lopaka, eux, ils croient au mauvais sort. Ils croient aux Marcheurs de nuit, à la colère de Pele la déesse du feu, au pouvoir sacré de la roche volcanique, à la Dame Blanche qui se promène en ville en auto-stop. Ils ne sifflent jamais la nuit et ne laissent sous aucun prétexte leurs orteils languissants tournés vers la porte quand ils dorment. Ils sont convaincus que, dans les ruines du vieux cinéma drive-in de Wai'alaie, on aperçoit toujours le fantôme de la Femme sans Visage. Quand ils sont réveillés par la sensation d'un poids sur leur poitrine, ils disent que c'est le Fantôme Étouffeur qui leur écrase les côtes.

Il est donc plutôt comique que l'apparition du pua'a ait lieu justement le soir du dîner dans la famille de Lopaka, que ce soit justement cette famille qui leur emballe les restes de viande de porc dans un Tupperware avant de les renvoyer sur la route. La viande est une portion de porc kālua; le père de Lopaka le fume selon la recette traditionnelle, dans un four souterrain, un imu, creusé dans le jardin par les quatre fils de la famille. Au fin fond des collines de Ka'a'awa, Sadie regarde les muscles élastiques de ses oncles par alliance se fléchir et se détendre sous leurs maillots de corps quand ils plongent leurs pelles dans la terre. Elle assiste à l'enterrement de la carcasse; puis, huit heures plus tard, à sa résurrection. La fumée du bois de kiawe lui bouche le nez et lui fait venir les larmes aux yeux. Quand vient le moment de passer à table, elle se sert sur son assiette une généreuse cuillerée de porc salé qu'elle mange de ses doigts gras. La famille de Lopaka dîne dans le jardin, en factions intimes installées par catégories d'âge et de genre, la 'ohana – la famille de sang – d'un côté, les membres rapportés de la famille de l'autre. La mère de Sadie mange sur un tabouret en plastique, voûtée sur son repas – des monticules de riz et de saumon cru lomi, de grandes cuillerées de bouillie de poi fermenté couleur lavande avec du riz long, sans oublier la raison même de leur présence ici, le plat préféré de Lopaka : le porc kālua. C'est l'anniversaire de Lopaka, il a trente-deux ans. Il est assis à la table de jardin rongée par les termites, à côté du garage, entouré de ses frères et de quelques-unes de leurs femmes. Les jeunes cousins dînent ensemble, assis en tailleur parmi les hautes touffes d'herbe fontaine. Sadie mange seule, le ventre replié dans des formes bizarres et inconfortables. Mais le cochon kālua est délicieux et plus elle mange, mieux elle se sent.

Quand Sadie s'approche de la table du buffet, tous les frères se retournent pour l'examiner. Elle se ressert, évidemment. Il fallait s'y attendre. Ses oncles par alliance ont pris l'habitude de l'appeler « poubelle de table » : si tu la laisses faire, elle te débarrasse de toutes tes épluchures. Elle a déjà entendu de pires choses sur son corps.

Sadie considère ce qu'ils voient : une keiki bouboule et mal habillée avec la peau claire comme les haole, ceux qui ne sont pas nés ici, qui se dandine sur des jambes arquées empaquetées dans un pantacourt. À contrecœur, Sadie referme ses doigts sur la pince de service et se sert une deuxième portion de cochon kālua. *C'est pas de se resservir qu'elle a besoin, Sistah, c'est de faire deux cents tours de jardin en courant.* Ses joues rougissent jusqu'à prendre la couleur d'une mangue Haden ; sa mère fait mine de ne pas les entendre. La mère de Lopaka fait le tour du buffet et met une claque sur la nuque tondue du fils qui vient de parler. *Sistah, elle peut bien manger tout le cochon kālua qu'elle veut, je vais lui en donner du rab, plus qu'à toi, pour ramener chez elle!* La tūtū prend entre ses mains le visage rond de Sadie et lui dit : *Mange autant que tu voudras, mon cœur.* Mais les mots de l'oncle ont déjà massacré son appétit.

Il y aura donc des restes. Si elle refuse de reprendre une deuxième portion, alors elle sera responsable des restes : elle ne veut pas être responsable des restes, quand même ? Pas s'ils vont prendre la route du Pali, ne connaît-elle pas la légende ? Lopaka l'a éduquée comme une fille d'ici, non ? Il est dans sa vie depuis un peu plus d'un an : ne serait-il pas grand temps qu'elle connaisse les mo'olelo, les contes et légendes des siens ?

*Allez, prends-les ces foutus restes,* gronde Lopaka quand ils se préparent à partir. *Ça ne changera rien.*

La lune est la déesse Hina, bras ouverts sur la tache d'encre de la nuit.

*Ma famille, ils croient tout ce qu'ils arrivent pas à comprendre, du moment que les anciens soutiennent que c'est vrai.*

Mais Sadie hésite à accepter le Tupperware de cochon kālua, alors Lopaka prend la décision à sa place : il arrache la boîte des mains de sa mère et se dirige vers la voiture.

*Bonne chance!* crie un des oncles depuis le garage où il balaie les miettes et les boules de naphthaline, et quand Sadie jette un regard par la fenêtre, elle voit un inconnu passer un doigt en travers de sa gorge avec un grand sourire.

De retour chez elle, Sadie lit des choses sur le sang. Elle scrolle sur Internet et parcourt les vieux textes hawaïens que Lopaka a apportés à la maison, puis sa mère la fait asseoir sur les toilettes et lui montre comment insérer un tampon. *Je n'ai que du super plus,* déclare-t-elle en épluchant prestement l'emballage plastique comme si c'était une barre de chocolat. Elle tend l'objet à Sadie, on dirait un parachute qui ne s'est pas ouvert.

Ce premier soir, Sadie apprend beaucoup de choses. Elle apprend que le sang et les muqueuses se décollent de sa paroi utérine, et elle apprend que cela se produira une fois par mois jusqu'à nouvel ordre. Elle apprend qu'elle a deux ovaires mais seulement un utérus, dont la paroi est molle et poreuse comme une éponge mouillée. Elle apprend que les premières règles marquent le commencement de la puberté, un mot que les garçons de sa classe crachent avec des éclats de rire, avec d'autres mots comme *chatte, poils, nichons, cul, 69 et envoyer la*

*purée*. Elle cherche chacun de ces mots sur Google et chaque recherche la ramène aux menstruations.

Elle lit les livres de Lopaka ou en tout cas, elle essaie. Elle ne comprend pas tout. Elle en apprend trop sur sa propre culture, des choses qu'elle voudrait oublier. Elle lit que dans l'ancien temps, le temps des ali'i, les wāhine ka wā haumia – les femmes qui saignent – étaient considérées avec une révérence autrement réservée aux personnes de rang royal. Elles étaient kapu, frappées d'interdit, mais d'une manière différente : leurs menstruations étaient protégées plutôt que méprisées, à un tel point que les femmes qui saignaient étaient isolées dans une maison spéciale, la hale pea, pour la durée de leurs règles. La séparation entre hommes et femmes était régie par un kapu très strict – quelle que soit la durée des menstruations, les wāhine qui saignaient devaient exister dans des espaces physiques distincts de leurs hommes. Tout écart était honteux – pīlau –, non pas parce que les femmes étaient des créatures indécentes, mais parce qu'elles étaient des divinités.

Assise dans son marécage menstruel, Sadie ne se sent pas tellement comme une divinité mais plutôt comme un fœtus sanguinolent, une créature sauvage condamnée à une non-naissance éternelle.

Des années ont passé et Lopaka s'avère être un homme bon, même si son mauvais caractère ne lui rend pas service. Comme une pierre mouillée qu'on retourne, il passe de trente-deux ans à trente-cinq, puis à quarante-et-un : Sadie a alors vingt-et-un ans et elle est inscrite à l'université mais elle habite toujours

dans le sous-sol de la maison de ses parents. La maison, nichée au fin fond du quartier de Pālolo, est envahie de poulets sauvages ; trois fois par semaine, Sadie parcourt en vélo les dix kilomètres qui la séparent du campus. Elle et sa mère cuisinent à tour de rôle le dîner : une alternance de ragoûts et de poulet au four, de currys de bœuf réconfortants, de porc rôti nappé d'une sauce brune savoureuse. Pendant ce temps, Lopaka s'avachit dans une chaise longue en skaï, sur fond d'émissions de télé-réalité montrant des ventes aux enchères. Le week-end, Sadie sort par la fenêtre du sous-sol et se glisse dans la nuit comme un enfant qui fait le mur. Elle part à pied rejoindre Jason.

Ils se sont rencontrés en première année dans leur cours de biologie, une matière inconnue de tous deux et qu'ils ont choisie uniquement pour sa facilité. Sadie étudie l'histoire hawaïenne ; Jason, aspirant comptable, bricole les nombres comme s'il fabriquait une langue nouvelle. Ils se sont jetés des regards à travers la salle de cours et, durant leur deuxième session de labo, il l'a approchée rapidement pour lui dire qu'ils devraient être partenaires. *De labo*, a-t-il précisé, et Sadie a senti dans sa poitrine une ligne de fracture craquer et s'écarter pour ouvrir un espace à Jason.

Deux semaines plus tard, Jason lui a déjà enseigné comment tenir son pénis fermement entre ses mains et frotter les zones les plus sensibles. C'est par lui qu'elle a appris à contracter les muscles de son pelvis, comme si elle se préparait à recevoir un coup terrible, et appris aussi que les hommes peuvent être autre chose que cruels ou fatigués. Quand Sadie et lui ne sont pas en train d'échanger leurs notes de laboratoire, ils empruntent le pickup du père de Jason et parcourent les lacets sans fin

de Tantalus, à travers le tunnel d'arbres qui enveloppe leurs ombres dans son obscurité laineuse. Assez obscure pour que Sadie puisse tendre la main de l'autre côté du levier de vitesse, le saisir dans son poing et le sentir grandir.

Le beau-père de Sadie : *Ce gamin kānaka, ho, je l'aime bien.*

La mère de Sadie : *Parfois, ils ne sont pas exactement comme tu crois qu'ils sont. Tu vas devoir attendre pour voir quel genre d'homme c'est.*

Mais Sadie n'a pas besoin d'attendre longtemps. Elle le met d'abord à l'épreuve en lui dévoilant son corps obèse en plein jour, guettant sur son visage toute trace de révolusion. Rien à signaler. Il se contente de poser ses mains sur ses seins pendants, de pincer les bourrelets qui s'empilent autour de son ventre, il l'embrasse quand même. Bizarre, tout de même, quand on pense à tout ce temps où elle a pressé le pas chaque fois qu'elle passait devant un miroir, terrorisée par le reflet de sa nudité, et, pour une raison inconnue, Jason est inlassable. C'est idiot et c'est triste, mais c'est aussi terriblement vrai, comme elle pleure fort quand il lui dit qu'elle est belle, et peut-être même qu'elle le croit.

On comprend donc aisément pourquoi, quand Sadie a ses règles pour la première fois depuis le début de leur union, elle va se cacher. Elle feint des crampes d'estomac, une migraine, des crevettes à l'ail pas fraîches mangées ensemble au déjeuner à la cafeteria du campus. Pendant des jours, elle refuse de le voir. Elle se perd en contournements pour tromper son envie de la baiser. Pendant ce mois, elle saigne au point de faire déborder ses tampons super-absorbants et les protège-slips qu'elle scotche à ses sous-vêtements, et quand elle s'accroupit sur les toilettes, elle regarde son sang tourbillonner en confettis de

caillots qui laissent des taches dans la cuvette en coulant vers le fond.

Il lui envoie des SMS, surtout tard le soir quand elle est couchée.

*Tu me manques, je peux t'apporter ce que tu veux, de la soupe, je t'apporte de la soupe ? J'ai envie de te voir vite. Soigne-toi bien. J'arrête pas de penser à toi.*

*Tu me rends trop dingue.*

*Je crois bien que je t'aime.*

*J'ai trop envie de toi, bébé, ça fait tellement longtemps putain.*

Trois jours passent puis le sang, comme aspiré par un appel d'air, rentre dans les cavernes de son corps. Le cramoisi criard s'adoucit, tourne au brun rouille espéré puis un jour, quand elle écarte sa culotte, il ne reste plus que la mince pellicule élastique de son désir qui imbibe le tissu. Elle sourit. Se rase les jambes, enfle sa robe préférée vert olive à grandes poches et court chez Jason. Elle lui rend visite dans l'appartement qu'il partage avec trois autres étudiants de première année, des gars gentils qui traînent à la plage à longueur de temps et la saluent par son prénom quand ils la croisent sur le campus. Leur deux-pièces étriqué et sans meubles se trouve au fond de la Kalihi Valley, en haut d'une allée en pente. Deux matelas plats sont rangés dans les coins biscornus de chaque pièce, des barreaux couvrent les fenêtres à jalousies comme dans une cellule de prison, un ventilateur au plafond brasse la poussière d'une pièce à l'autre. Un chat sans nom ondule autour des nombreuses jambes des garçons. Quand elle rend visite à Jason, il l'emmène aussitôt dans la salle de bain où, assise sur le rebord de la baignoire moisie, elle le prend promptement dans sa bouche parce qu'ils n'ont pas de temps à perdre.

Il lui dit : *Tu m'as trop manqué, bébé.* Il lui gratte le dessus de la tête comme il le fait au chat sans nom. Elle s'adosse au mur et se pâme, fatiguée d'amour.

Quand elle rentre elle chez elle ce soir-là, les cuisses barbouillées de sperme, un festin somptueux l'attend dans la cuisine. Lopaka a décidé de reprendre son emploi de cantonnier municipal sur le Pali, et Kāhea fête l'événement en nourrissant la 'ohana jusqu'à ce que leurs ventres les piquent de remord. Dans leur maison, le plaisir est synonyme de porc : le croustillant du lechon kawali, le cochon kālūa, le spam musubi fait maison et le porc char siu font tous partie du buffet. La viande est mariée au moelleux du riz blanc qui fume dans le cuiseur à riz et, pour une fois, ils ne se disputent pas mais pincement entre leurs baguettes la poitrine de porc dorée et le cochon kālūa effiloché, sans bagarre. Sadie ne se donne pas même la peine de compter les calories : elle réserve la gymnastique des mathématiques à d'autres repas.

Ce soir-là, Lopaka va travailler sur le Pali pour le redouté quart de nuit. Depuis plus d'un demi-siècle, la route a subi des traumatismes majeurs : son kapu ancestral a été ravagé par les voitures à grande vitesse, vérolé par les nids de poules. Comme le dit la tūtū : *Plus personne ne raconte les vieilles légendes.* À l'école, Sadie a appris les principes de la biologie et comment rédiger un essai persuasif. Mais aucun livre ne racontait le conte de Pele et Kamapua'a, leur histoire d'amour calcinée, la lave qui coulait dans les veines de Kamapua'a quand la déesse a fini par le quitter pour de bon. Ses siècles d'errance sur le Pali, sur ses quatre sabots ensanglantés. Sa présence fantomatique qui frappe de malédiction quiconque ose transporter du porc sur la vieille route du Pali. Non, Sadie n'a pas appris cette légende

à l'école par ses kumu, ni dans ses études, mais dans les notes rocailleuses des contes de sa grand-mère et c'est pour cela, évidemment, qu'elle n'a pas encore décidé de ce qu'elle va croire.

C'est la route la plus hantée de l'île, une autoroute à deux voies où l'asphalte atrophié se déploie sur les os des ancêtres morts, depuis les gens ordinaires, les maka'ainana comme ses défunts grands-parents, jusqu'aux ali'i aussi révéérés que le roi Kalanikūpule en personne. Descendant depuis la côte au vent d'O'ahu jusqu'au carrefour trépidant d'Honolulu, la route sillonne les contours des monts Ko'olau, et c'est dans ce lieu de transition que les choses commencent à devenir intéressantes.

Les histoires varient selon qui les raconte. Pour certains, le Pali est un canal sacré où la déesse du feu Pelehonuamea abrite dans son cœur une rancune vengeresse contre le demi-dieu Kamapua'a, son ex-amant mi-homme, mi-cochon. Transportez du porc sur le Pali et vous remarquerez que votre voiture ralentit mystérieusement, que l'accélérateur n'est plus qu'une pédale décorative sur laquelle reposer votre pied.

Pour d'autres, les enjeux sont si élevés qu'ils en sont indicibles. Osez transporter du porc sur le Pali et vous serez condamné à une vie de malchance.

*Les gars parlaient de la malédiction du Pali et de ses Marcheurs de Nuit, ils voulaient foutre la frousse aux haole qui sont nouveaux dans l'équipe,* dit Lopaka.

Kāhea secoue la tête en débarrassant son assiette et le bol qui a contenu le lechon, maintenant luisant d'une épaisse couche de graisse. Vous êtes qu'une bande de vauriens, dit-elle.

*Ça fait peur, le Pali, la nuit?* demande Sadie.

*Pas plus que n'importe quel endroit de l'île. Mais dis pas ça à Tūtū.* Lopaka fouille dans un sachet à demi terminé de

couennes de porc soufflées et lèche le sel sur ses doigts. *Elle, c'est un vrai livre d'histoires de fantômes sur pattes. Pourtant il lui est jamais rien arrivé de mauvais. Va comprendre.*

Sadie se souvient de sa tūtū, des histoires que sa grand-mère racontait, de la manière qu'elle avait de tenir son visage entre ses mains comme une délicate coquille d'œuf. La dure chaise de cuisine presse contre son pelvis, amplifiant la sensation d'humidité qui flotte dans sa culotte de coton, mais ça ne peut pas être... Elle vient déjà d'avoir ses règles, non? Elle quitte la table, s'enferme dans les toilettes, décolle la culotte de ses cuisses et voit du sang. Les toilettes du bas où elle s'est enfermée sont principalement réservées aux défécations nocturnes de Lopaka, donc il n'y a bien sûr ni tampons, ni serviettes, rien que du papier toilette qu'elle enroule autour de sa paume comme un fourreau de gaze et fourre dans la doublure où le sang imprègne aussitôt la surface fragile du papier.

Encore une pause, alors. En tout cas pour le moment. Mieux vaut s'éloigner de Jason pour un temps, c'est mieux pour eux deux.

Elle revient à table et mâche un chicharrón, mais c'est la rouille du sang qu'elle goûte au fond de sa gorge.

Ils sont tellement jeunes qu'ils ne perdent pas de temps. L'optimisme aveugle de Jason les aide à traverser une saison d'examens de fin d'année particulièrement difficile, et ils sont maintenant en train de patauger dans les eaux visqueuses de la plage de Waikikī où Sadie creuse le sable de ses mains tandis que Jason extrait un anneau de la poche arrière zippée de son short de surf. Il lui demande d'être sa femme. C'est une

profession dépourvue de tout cadre, de contours nets et de nuance, mais elle sent vibrer sourdement dans son ventre le ronron de la sécurité : comment pourrait-elle refuser? Alors, surprise, elle lui jette à la figure une poignée de sable avant de répondre : *Oui, bien sûr, oui*, tandis qu'il remonte sur le rivage pour s'essuyer le visage avec une serviette.

Ils s'embrassent, enfoncés jusqu'aux chevilles dans le sable mouillé. Bien sûr, ce pourrait être n'importe quel homme avec n'importe quelle bague mais au fond, Sadie est reconnaissante que ce soit cet homme-ci et cette bague-ci.

Ses parents sont ravis, eux aussi. Au cours des dernières années, leur compte épargne s'est dégonflé comme la peau d'un ballon et Lopaka est maintenant plein de ressentiment pour son quart de nuit et pour les femmes qui habitent sa maison. Ils sont à court d'espace, de nourriture et de patience. La bague porte une fausse émeraude incrustée de faux diamants miniatures qui scintillent sous la lumière; l'anneau trop petit comprime son doigt comme un corset. Quand Sadie ramène à la maison son corps fiancé, Kāhea tire un grand coup sur son doigt bagué et caresse du pouce les pierres luminescentes.

*Plus jamais je n'aurai besoin de faire bonne impression à un autre homme*, pense Sadie en frottant les pierres. Elle laisse filer ses cours d'été et passe la saison à organiser un mariage intime, conçu pour satisfaire personne d'autre qu'elle-même. Pour payer une fête de taille modérée avec soixante invités, Jason se fait embaucher sur le Pali avec le beau-père de Sadie tandis que celle-ci débarrasse les tables dans un café hawaïen familial. Elle se découvre un talent pour récupérer les restes de feuilles

de lū'au et les traces de poï sur les assiettes tandis que Jason, lui, est strictement bon à rien pour ce qui est de déplacer des pelletées de gravier. La médiocrité suinte de ses pores et quand il brandit la pelle, il est bien obligé de se rappeler qu'au fond, il n'est qu'un garçon fluët dont le corps n'est pas bâti pour le labeur de ses ancêtres.

L'excitation finit par retomber et ils s'avachissent dans le confort des routines familières. Quand Jason démissionne de son petit boulot sur le chantier, Sadie double ses heures au restaurant pour compenser la perte de revenu. Les propriétaires apprécient tellement sa compagnie qu'elle monte en grade et devient serveuse : elle prend les commandes et blague avec les clients, des hommes dont les rires ventrus et les gilets jaunes de chantier lui font penser à ses oncles par alliance et à son beau-père. Elle demande à Jason de venir la voir un jour au travail, mais il n'a pas envie de faire la route en voiture.

Le mariage est maintenant dans trois mois et Sadie est résolue à perdre au moins dix kilos. Sa robe est un fourreau d'ivoire soyeux avec un décolleté plongeant dans le dos et une traîne chapelle spectaculaire en dentelle qu'elle voit derrière ses paupières quand elle s'endort. Sauf qu'ils ne se marieront pas dans une chapelle : ce sera sur la plage, à quelques rues de l'endroit où Jason l'a demandée en mariage, et la poussière s'accumulera dans l'ourlet de sa traîne tandis qu'elle s'avancera pieds nus dans le sable. La robe se plaque au bourrelet de son ventre comme un animal affectueux ; elle a beau courir et nager avec ferveur, les kilos en trop tournoient autour d'elle.

Donc fini le porc. Finies, les tranches de bœuf marbrées, les cuisses de poulet badigeonnées d'huile et frites avec la peau. Finis, les bonbons, fini, tout ce qui a du goût, parce que cette

saveur n'est qu'une goutte sur sa langue tandis que les photos de Sadie dans sa robe résisteront au temps. Pendant les dîners avec sa famille, Sadie laisse passer les côtelettes de porc dégoulinantes de sauce, confites dans leur gras, la purée de maïs et le riz blanc aspergé de sauce soja. Elle picore des bâtonnets de légumes crus tout en faisant défiler dans son esprit la liste des invités. Elle va être tellement canon dans cette robe.

*Elle veut nous faire honte mais moi, je vais pas avoir honte.* Kāhea fait de grands gestes en direction de sa fille, tandis que Sadie avale une bouchée de carottes qui se dissout comme de la terre sur sa langue.

*Elle essaie d'être parfaite pour le mariage,* dit Jason.

*Toujours à se faire du souci pour tout,* dit Lopaka. *Un mariage c'est fait pour profiter, manger plein de bonnes choses, danser toute la nuit. Tu sais comment qu'on fait, au moins, pour profiter ?*

Mais Sadie ne sait pas *comment qu'on fait pour profiter*, à cause du jugement de tous ces hommes sur les replis de son corps, à cause du balancement répugnant de la graisse de ses bras quand elle marche. Comment peut-on attendre d'une mariée qu'elle sache *comment qu'on fait pour profiter*, à moins de ressembler au squelette d'elle-même ?

Elle arrête la viande, en se racontant à elle-même et aux autres que c'est entièrement à cause du mariage et, même si c'est vrai, il y a aussi autre chose, une hésitation qui la tracasse depuis ses toutes premières règles, quand ses parents ont ignoré ce cochon sanguinolent sur la route du Pali, comme s'il n'était qu'un incident sans importance. Elle a l'impression que depuis ce soir-là, le temps la retient suspendue dans ses griffes invisibles, comme si sa croissance s'était arrêtée. Quelque chose d'étrange qu'elle a laissé derrière elle.

Plus tard ce soir-là, ils se retirent dans l'appartement de Jason et elle lui permet de la prendre de toutes les manières qu'il désire parce qu'elle est sûre que le plaisir de Jason sera le sien – qu'est-ce que le mariage, sinon deux orgasmes tressés ensemble à l'infini? Quand il effleure du doigt le contour de son anus, elle se contente de se soulever à quatre pattes avec un grognement sourd. Son estomac se tord de faim. Il se plante dans son dos, les doigts cramponnés à ses cheveux, et, après avoir joui, il pose sa tête dans le creux du coude de Sadie et murmure qu'elle sera tellement belle dans sa robe blanche sexy.

Le matin de la cérémonie, en se réveillant, Sadie sent une pellicule de sang entre ses cuisses et le gland du pénis de Jason qui décolle le sommeil de ses lèvres. Il tremble au-dessus d'elle, tandis qu'elle manœuvre pour se dégager l'espace dont sa poitrine a besoin pour se soulever. Quand il a fini, comme elle veut garder un peu de lui auprès d'elle pour la cérémonie, elle se glisse dans sa robe et essuie un grumeau de son sperme sur l'ourlet de sa longue traîne ivoire.

Ils font un mariage à l'ancienne. C'est ce que murmurent leurs amis et leur famille, debout en factions, en attendant que Sadie descende l'allée tapissée d'herbes coupées et de pétales de frangipanier. Il n'y a pas de chaises drapées de tissus d'albâtre, pas de prêtre devant l'entrée d'une chapelle, pas de demoiselles ni de garçons d'honneur, pas de discours spécial pour les parents du couple parmi le déferlement de mélodies orchestrales. Juste un groupe de gens qui sont là, dans la chaleur brûlante de l'été, tandis que Sadie s'avance pieds nus pour accueillir son nouvel époux. L'officiant est le colocataire de Jason; il a reçu

son habilitation par e-mail la semaine précédente. Le bouquet de Sadie est une simple brassée de puakenikenî cueillis dans le jardin de la famille de Lopaka.

Et cette robe! Sadie a dépassé son objectif : douze kilos et demi en un peu plus de trois mois, un vrai miracle. Elle observe la stupéfaction des hommes qui mesurent ce qui est arrivé à son corps et, malgré sa petite taille, Sadie les surplombe.

C'était l'idée de Jason de se marier près de la plage où il a fait sa demande : Sadie ne fait donc aucune remarque quand une houle venue du sud se met à souffler de la mer en bourrasques, imprégnant l'air de sa moiteur saline. Elle dit : *Oui, je le veux*, drapée dans une pellicule collante de sueur, sans prêter attention aux bavardages frénétiques des mainates perchés au-dessus d'eux dans la cime ondulante de l'arbre à pluie, ni aux chants et aux rugissements plus lointains d'un tournoi de spikeball sur la plage de Waikikî. Elle embrasse Jason pour de bon et sent sa langue comme une grosse pierre dans sa bouche. Quand ils repartent dans l'allée en sens opposé, elle est mariée. Il chuchote quelque chose à son oreille mais elle n'entend rien d'autre que les touristes haole qui passent par là et ces foutus mainates.

*Tu dis quoi?*

*Ta robe, elle est toute tachée. Tu as du sang sur le cul.*

Il est crispé comme si le corps de Sadie était enroulé dans du fil barbelé.

Elle tourbillonne sur elle-même, remonte la traîne en dentelle de sa robe, et ce n'est qu'une fois qu'ils ont rejoint en courant la voiture garée sur Montsarrat Avenue que Sadie peut enfin s'abriter des touristes de passage. Elle se glisse sur le siège arrière et tire sur la couture de sa robe jusqu'à trouver une marque tachetée couleur de rouille, grosse comme le poing.

*Je saigne*, dit-elle. Elle pousse du doigt les capitons moelleux à l'intérieur de ses cuisses, là où la peau en surplus dépasse de sa culotte. Tandis qu'elle saigne, Jason slalome sur Kalākaua Avenue pour les conduire jusqu'à la réception du mariage qui a lieu sur le terrain de sa famille à Kāhala, où elle dansera en femme mariée, où elle remplira son ventre d'alcool et de réjouissances et rien de plus, où elle saignera et sentira une chose bouger en elle, une chose qui n'a pas de nom mais un visage net et terrifiant.

Depuis le siège du conducteur, Jason demande : *Qu'est-ce que tu dis, chérie?*

Cette première nuit, le sommeil ne vient pas. Il ne vient pas non plus la nuit suivante, où Sadie saigne tellement que le sang imbibe le tampon et traverse l'épaisseur de sa culotte de coton, imprimant sur leurs draps une tache d'un vermillon profond de la taille d'un petit enfant. Jason n'est pas réveillé par son agitation mais par tous les bruits qu'elle fait et, quand il lui demande ce qui s'est passé, la voix de Sadie se déchire en sanglots.

C'est vrai qu'il la console. C'est vrai aussi que la deuxième nuit de leur mariage, Jason s'endort profondément sur le canapé du salon.

Le problème c'est que, depuis le matin de la cérémonie, Sadie n'a pas cessé de saigner. Elle déroule du papier toilette à n'en plus finir, jusqu'à s'en faire des manches, elle éponge ce qu'elle peut, mais après une semaine dans son nouvel appartement partagé avec quatre hommes adultes, Sadie a laissé dans la cuvette des toilettes un large anneau couleur grenat et ses douleurs sont intolérables, comme si elles sculptaient son ventre jusqu'à en

faire une chose étrangère, sauvage. Le poids qu'elle a perdu et qu'elle n'a pas l'intention de reprendre n'a plus d'importance parce que son appétit est réduit en poussière. Elle rapporte de son travail des boîtes en polystyrène pleines de ragoût de tripes, de calamar lū'au, de saumon lomi et de pastels ramollis, la salade d'ogo préférée de Jason qu'il avale entre deux bouchées de riz blanc aspergées d'eau de piment, et les hommes de la maison l'adorent. Sadie reste assise à côté de Jason dans la cuisine, les doigts cramponnés à son genou, buvant à petites gorgées un smoothie vert qu'elle va probablement vomir pendant la nuit.

La cuisine hawaïenne, elle le sait bien, a été conçue pour les gros ventres des ali'i, pas pour les femmes au régime.

Deux fois, elle s'évanouit sous la douche et Jason est prompt à la sermonner sur l'importance de manger plus et de saigner moins, comme si elle avait le choix. Quand elle perd connaissance pour la troisième fois, entre la chambre et l'escalier, Jason a un sursaut de peur. Il la soulève comme un panier de linge sale et l'aide à se remettre sur pied pour la reconduire chez elle. Les colocataires font mine de se faire du souci, puis partent pour le happy hour se prélasser dans un bar étudiant, sous des échafaudages de bambous entremêlés de fausses lianes tropicales, en mangeant des tacos au cochon kālúa arrosés de pichets de Kirin bon marché. Arrivée chez elle, Sadie s'allonge à plat ventre sur le matelas par terre; Jason lui embrasse le front, dresse un mur entre leurs corps au moyen d'un vieux coussin en peluche.

*Peut-être que ce serait le moment de voir un docteur?* dit-il, mais Sadie refuse.

Il se penche sur elle, incapable de savoir quoi faire de ses bras ni comment l'aider. *Peut-être que tu es anémique, que tu as une*

*carence en fer, il te faut peut-être des médicaments – tu imagines ce qui aurait pu t'arriver si tu t'étais évanouie au volant? Ou en courant? Si je n'avais pas été là...*

Sadie se tourne vers lui. *Je ne veux pas voir quelqu'un qui va me dire que ça ne va pas s'arranger. Je préfère ne pas savoir que de supporter ça.*

*Oh, chérie, tu dis des bêtises.* Il lui caresse les cheveux, y passe les doigts jusqu'aux pointes fourchues étouffées de soleil.

Mais Sadie ne se laisse pas convaincre. Lors de sa dernière visite chez le docteur, un pédiatre à la peau coriace et tendineuse et aux sourcils de vieillard, elle a non seulement été diagnostiquée diabétique, mais elle a dû en plus de cela endurer pendant près d'une heure les leçons du vieil homme qui lui a expliqué avec son fort accent haole toutes les raisons pour lesquelles le moment était venu de faire un régime. Sa mère est restée assise dans la salle d'attente à regarder fixement le cadran de sa montre, comme si elle pouvait accélérer le temps.

Maintenant, Sadie est maigre et belle, et elle est « mariée », merde : est-ce que ça ne veut pas dire qu'elle n'a plus besoin de se fatiguer à rendre des comptes aux hommes qui ne sont pas son mari? Est-ce que les fils qui la tenaient captive du temps de son célibat ne sont pas rompus? N'est-elle pas libre, maintenant?

*Non, je ne veux pas aller chez le docteur.*

Jason va chercher l'ordinateur portable sur son bureau et revient au lit où il commence à trier les informations dans le déroulement sans fin de Google. Elle se remet à plat ventre, le visage écrasé contre la taie d'oreiller, inhalant le parfum calme et lisse de la lessive à la lavande, tandis que Jason annonce ses découvertes :

*Cet article dit que les aliments riches en vitamine C aident le corps à absorber le fer. Ça inclut les kiwis, les poivrons rouges, les brocolis, les fraises et les choux de Bruxelles.*

*Ici, ils disent de consommer des produits riches en fer, comme des huîtres. Tu aimes les huîtres?*

*Tu savais que la mélasse était une bonne source de fer?*

*Il y a des gens qui recommandent l'embolisation des artères utérines. En dernier recours, j'imagine.*

Le visage enfoncé dans l'oreiller, elle se demande ce que cela ferait d'arrêter complètement de respirer, et pendant combien de temps Jason continuerait à parler tout seul avant de s'en rendre compte. Qu'est-ce qui lui est arrivé?

Dès l'instant où elle sent quelque chose bouger en elle, elle sait qu'elle n'en veut pas. Sauf que la vie ne marche pas comme ça.

La nouvelle tombe pendant leur troisième mois de mariage, quand le ventre de Sadie se serre d'une manière brutale et permanente, arrachant à sa bouche un hurlement qui tire Jason de son sommeil. Pour pouvoir dormir dans le même lit que lui, Sadie s'est mise à porter des couches pour adulte, jetables et pas sexy, qui laissent une trace rouge irritée à l'intérieur de ses cuisses. Pour faire l'amour, elle doit forcer son corps à se déplier, et aussi décoller la ceinture élastiquée de la couche de sa taille par ailleurs juvénile, donc ils ne le font pas. Il lui a acheté la marque la plus chère de chez Costco, celles avec des fleurs rose clair gravées dans la microfibre synthétique, comme si ça changeait quelque chose, comme si elle s'en souciait. Elle porte des putains de couches-culottes. Elle a le front trempé de sueur.

Ahuris de sommeil, ils se traînent jusqu'à la salle de bain où Sadie a des haut-le-cœur à n'en plus finir au-dessus des toilettes pour n'expulser que des boucles molles de salive et quelques larmes pathétiques. Jason lui tient les cheveux, frotte son dos en petits cercles.

*Ça va aller*, répète-t-il, mais cet homme ne s'est jamais fait cisailler de l'intérieur.

Il dit : *Je crois que je sais ce qui se passe, et c'est une heureuse nouvelle.*

Elle aussi, elle sait ce que c'est, aussi sûr qu'elle sait son propre nom et qu'elle sait qu'elle est amoureuse d'un homme qui ne sert à peu près à rien. Elle urine sur quatre tests de grossesse et quand deux lignes roses font surface sur chaque bâtonnet, Sadie renverse la tête en arrière de rire, elle rit même s'il n'y a rien de drôle et que chaque seconde qui passe apporte avec elle une douleur nouvelle et intolérable.

*Ce n'est pas logique*, dit-elle à Jason. *Je saigne encore.*

Il faut qu'on voie un docteur.

Ils partent à Kāne'ohe pour voir quelqu'un de nouveau, pas un pédiatre mais une gynécologue qui a suivi la grande sœur de Jason pendant deux grossesses menées à terme et une non-désirée. La docteure est grande et bien habillée, une femme japonaise d'une cinquantaine d'années à la peau couleur de sable mouillé et à la petite bouche dynamique. Un stéthoscope enroulé autour de son cou, pareil à un lei d'hibiscus, et Sadie n'a plus qu'un désir : que cette femme la prenne dans ses bras. Qu'elle la rassure que tout ira bien.

Après une série de tests, de prélèvements d'urine, de prises de sang avec une aiguille longue comme la paume de sa main, Sadie se cramponne à son ventre tandis qu'en elle la chose sans

nom s'agite et se retourne, confirmant tout ce qu'elle sait déjà, tout ce qu'elle sait depuis un moment, et la docteure lui dit : *Félicitations.*

*Ne vous en faites pas pour les saignements*, l'assure-t-elle. *Ce sont des choses qui arrivent. Pour ce que je vois, le bébé et vous êtes en parfaite santé.*

Jason serre sa main pour tenter de la rassurer et Sadie perd connaissance.

Une chose sur laquelle les Kānaka maoli du Hawaï d'autrefois avaient raison : de grâce, éloignez l'homme du sang de la wahine waimala lehua. Laissez les femmes se reposer.

La seule famille qu'elle ait jamais connue, sa 'ohana, est celle de Lopaka. Ce sont des ivrognes bruyants, chahuteurs, immuablement enracinés dans leur fief isolé de Ka'a'wa, et quand ils apprennent sa grossesse quelques mois plus tard, la tūtū insiste pour organiser une fête.

*C'est gentil mais ce n'est vraiment pas nécessaire*, dit Sadie à sa mère, mais Kāhea insiste, surtout par fatigue. Lopaka et elle sont mariés depuis plus d'une décennie, un exploit qui a usé son squelette et l'a quasiment aplatie. *Lopaka veut qu'on le fasse, il veut te célébrer.* Mais Sadie comprend que tout ça n'a rien à voir avec elle.

Tous les quatre-bientôt-cinq, ils traversent le Pali dans la Nissan qui traîne le poids de ses ans sur la route pavée. Sur la banquette arrière, Jason lui prend la main et dit : *Tu sais qu'avant que la route du Pali soit construite, quand on voulait*

*aller de la côte au vent jusqu'à la ville, il fallait soit traverser les falaises du Pali à pied, soit faire le tour de l'île en canoë? Il adore ressortir des fragments d'informations qui lui restent de ses premières années à la fac, qu'il tisse dans des contes pour impressionner les gens.*

*Qui pouvait bien vouloir faire tout ce chemin à pied? demande Lopaka. Ses mains sont des nœuds de marin encordés au volant.*

*C'était pour que les maraîchers de la côte au vent puissent porter leurs produits aux gens de la ville. Des patates douces, des ananas et des papayes. Et aussi du poi et des cochons.*

Pendant ce temps, la chose grandit en elle comme du riz qui mijote dans une casserole trop petite.

Ils se garent sur une prairie ouverte séparée de la maison par une clôture grillagée, fortifiée encore davantage par des piques en bois de récupération posées par le père de Lopaka. Deux bâtards de chihuahua sortent du garage à toute allure et se précipitent dans les jambes de Sadie. Ils jappent, hurlent, lèchent ses cuisses. Ouille, gémit-elle, et Jason les chasse.

*Qu'est-ce que tu es belle! Rayonnante, la mama! s'écrie la grand-mère depuis le jardin, avant de saluer chacun d'un honi – front contre front, nez contre nez. Le compliment est généreux : Sadie n'est plus guère qu'une créature boursoufflée, beaucoup trop dodue et engorgée pour une femme qui entre à peine dans son deuxième trimestre. Elle en savait tellement peu, avant, sur ce que cela signifie d'être enceinte; elle n'avait jamais pensé que ce puisse être un tel fardeau. Elle a déjà dû coudre un élastique autour de la ceinture de son jean, et puis il y a les envies de pisser, les étourdissements, les crampes qui lui serrent le ventre, le besoin de sexe. Elle court après les orgasmes*

comme une créature sauvage dans la jungle. Pour l'heure, elle est en paix avec sa part animale et ce soir, elle sourit en remerciant sa tūtū et tous les frères de Lopaka, leurs enfants et leurs femmes, ces gens qu'elle connaît depuis des années, qui l'ont vue se déployer dans l'âge adulte sans autre réaction que quelques grognements approbateurs et quelques blagues sur son poids.

Comme toujours, sa tūtū a préparé un festin somptueux, de quoi nourrir plusieurs fois le nombre de convives présents. Les réjouissances ont lieu sous l'auvent du garage et sur la pelouse d'herbe fontaine piquée de touffes déshydratées. Les tables pliantes en plastique sont drapées de nappes en papier dont la surface gondolée est couverte de barquettes de poke à emporter, de saladiers de nouilles pancit et de porc guisante, de couennes grillées de cochon de lait qui blessent les gencives de Sadie. À l'intérieur, un oncle fait frire des lumpia farcis au porc haché et aux marrons d'eau, avec une touche éclatante de gingembre frais. Les bananes trop mûres tranchées en pièces de monnaie brunissent sur la planche à découper en attendant d'être ajoutées aux desserts.

Les bouteilles d'Heineken vides s'amassent autour des pieds des tables pliantes. La nuit est étrangement silencieuse, l'écho du gazouillis des geckos résonne dans le garage. Les chiens poursuivent Sadie toute la soirée, flairant sous le mince voile de son ventre la viande qui dort dans son corps somnolant, égratignant ses jambes de leurs griffes mal taillées. L'odeur du porc frit, du porc haché qui mijote sur le réchaud, du porc emballé dans les lumpia, tout cela suffit à la rendre folle de nausée tout en la remplissant de nostalgie – l'envie d'être la petite fille au barbecue, celle qu'on laisse avaler tranquille autant

de porc kālúa que le désirent son corps et son ventre. Elle se retire du garage pour trouver la paix dans le jardin de devant. Jason s'assied en tailleur près d'elle dans la prairie, froissant son pantalon de toile kaki. Il caresse le genou de Sadie, laissant sur sa peau des traînées de graisse. Elle s'est servi des légumes, avec une minuscule cuillerée de riz blanc et du gingembre pour l'explosion piquante de saveur.

La famille la trouve et l'envahit. On l'interroge sur sa date de terme. Elle ment et dit début mars, même si la docteure ne leur a jamais donné de date, pour ce qu'elle s'en souvient. Bizarre, d'ailleurs, sauf que la chose qui bouge en elle lui a suggéré que c'était en mars : c'est donc ce qu'elle a répondu à Jason, et à ses parents, et maintenant à la 'ohana élargie, et tout le monde semble content, c'est une date raisonnable. Ils hochent la tête en mangeant leur repas tandis qu'une fraîcheur curieuse envahit l'air. Les chiens deviennent fous, bondissent partout en glapissant, reçoivent des raclées des oncles et aussi de Lopaka. L'une des cousines demande si le bébé est une fille ou un garçon. Sadie répond qu'on ne peut pas savoir.

Tandis que les tatas débarrassent les tables, la même cousine revient, une jolie jeune créature aux longs bras fins et à la peau bronzée par la plage. Elle a sept ans, peut-être huit, et elle prend à pleines poignées les cheveux bruns de Sadie, se coinçant les doigts dans les nœuds. Elle demande à Sadie si elle peut donner une friandise au bébé. Sadie répond avec un haussement d'épaules : *Pourquoi pas.*

La fillette fait volte-face et part en courant vers la maison dont la porte moustiquaire claque sur ses gonds rouillés. Jason lui sourit. *J'espère qu'on va avoir une fille,* dit-il, et il pose sur

son front un baiser qui la fait sentir en sécurité. En sécurité, avec un monstre qui grandit en elle. *Une fille aussi mignonne et coquine que celle-ci, aussi belle que toi.*

*Je crois que ce sera un garçon,* ment-elle. La mère de Lopaka sort les desserts – deux gâteaux Dobash au chocolat, une tourte à la mangue et à la crème de coco et une pyramide de lumpia à la banane fraîchement frits – et même si le sucre lui donne la nausée, Sadie se sert une part de chaque.

Elle picore le gâteau au chocolat et la pâte sablée friable de la tourte quand quelque chose tombe dans son assiette avec un claquement assourdi. Elle mâche la bouchée de croûte, avale sans en sentir le goût. La petite cousine la regarde fixement, attendant une réponse. Mais Sadie ne sait pas comment réagir au groin de porc séché présenté en offrande sur son assiette.

*Pour le bébé,* dit la cousine. Sadie observe le groin séché, sa forme inégale, les deux poches des narines qui la regardent dans les yeux. Elle enfonce le doigt dans une narine, approche le groin mort de son groin vivant. Sent un effluve de métal et de rouille. De sang.

Elle laisse tomber son assiette dans l'herbe, renversant le gâteau, la tourte et l'affreux groin de porc. Jason tend la main vers elle et plusieurs oncles se lèvent de leurs chaises. Elle tombe à genoux en hurlant. Ses doigts ratissent l'herbe et la terre à la recherche du groin de porc séché. Elle crie : *Mais pourquoi il m'arrive ça?* mais personne n'a l'air de comprendre la question. Elle arrache les hautes touffes émeraude et les herbes, mais le groin a disparu. Quand elle se remet sur ses pieds, la famille l'observe, examine la terre qui tache ses genoux et les paumes de ses mains. La cousine, Sadie la voit maintenant, se cache

derrière les mollets monstrueux de sa mère. Elle tient dans sa main une poignée de groins de porc séchés que les chiens happent un à un.

*Tu ne sortiras pas de cette maison, tu ne sortiras pas de ce lit. Tout ce dont tu as besoin, j'irai te le chercher. Mais il faut que tu te reposes. Tu ne peux pas sortir.*

Jason lui parle comme un docteur, c'est ainsi qu'il se voit maintenant qu'il a pris sa température et versé des fluides médicaux dans sa bouche. Il travaille au café hawaïen, comme remplacement temporaire de Sadie jusqu'à ce qu'elle accouche du bébé et puisse reprendre le travail. Il rentre à la maison, avec sa chemise fleurie de taches de graisse et son horrible short kaki, et il la soigne.

La période d'alitement ne dure pas longtemps. Après une semaine de confinement, Sadie perd les eaux sur ses draps. En vingt minutes, ils sont à l'hôpital. Une heure plus tard, elle est admise dans le service. On l'installe dans une chambre partagée dans la maternité surpeuplée, où Jason joue à Candy Crush sur son iPhone tandis que Sadie est pliée en deux de douleur. Ça ne durera pas plus d'une minute, ou bien deux, ou une demi-heure, ou alors peut-être une journée. Allez savoir combien de temps peut durer une douleur pareille.

Douze heures plus tard, Sadie accouche. Elle ne se souvient de rien si ce n'est de la sueur et du sang, des murs qui se courbent autour d'elle, de ses hurlements forcenés, des déchirures. Elle présume, dans un éclair de mémoire désordonné, que c'est toujours ainsi que ça se passe mais sa mère n'est pas là

pour qu'elle lui pose la question. Ses parents resteront à Pālolo en attendant que le bébé vienne jusqu'à eux.

Mais quand on l'arrache à son corps, Sadie ne le reconnaît pas. Un bébé, se répète-t-elle encore et encore, tandis que l'infirmière extrait d'entre ses jambes une chose sanglante et défigurée pour la poser précipitamment sur une table non loin d'elle. Sa main gauche lui fait mal ; en baissant les yeux, elle voit les doigts de Jason serrés autour de sa paume comme un cobra qui étouffe sa proie et, pour la première fois depuis le début de leur union, elle se sent gênée d'être avec lui. Quand il la lâche, sa main palpite de bleus violets.

*Tout va bien*, dit l'infirmière en approchant d'eux. Dans ses bras elle berce un paquet de serviettes ivoire constellées par endroits de petites taches sombres de sang. *Félicitations, vous êtes les heureux parents de...*

*Quoi donc ?* demande Sadie.

*Vous êtes les heureux parents de...*

Jason sourit de toutes ses dents et, comme l'infirmière continue de tendre le paquet de serviettes à qui voudra bien le prendre, il bondit, ouvre les bras, prend les serviettes. Il les porte à Sadie dont les yeux vitreux se noient avant qu'elle puisse voir ce qui est enveloppé dans le paquet, son souffle est hagard, puis plus doux, puis assourdissant comme un fracas de cymbales, puis silencieux à nouveau. Immobile. Sa tête vacille vers le bleu qui s'épanouit sur sa main. Elle dort pendant trente-deux heures, tandis qu'ils recousent toutes ses déchirures.

Dans son sommeil, elle rêve du groin de porc séché. Il est toujours perdu quelque part dans les herbes de la vallée de Ka'a'awa, et Sadie est la petite cousine qui tient dans sa main une poignée de friandises pour les chiens. Quelque chose s'est

décroché de son corps mais son pelvis continue de lui faire affreusement mal. Elle ratisse l'herbe de ses doigts et sent l'humidité froide de la terre sous ses ongles, elle griffe la terre jusqu'à ce que ses mains sentent une chose molle, un peu poreuse, qui bouge un peu. La chose respire et à chaque souffle, le ventre de Sadie se contracte. Elle passe une main entre ses jambes et quand elle retire ses doigts, les traces et les restes de terre se mêlent à son sang. Les doigts tachés de sang, d'humus, de poussière, de terre, Sadie prend délicatement la chose enterrée dans ses bras, où elle finit par découvrir que se cachait le groin de cochon. Ça ne peut pas être réel, dit-elle, mais quelle importance quand il n'y a personne pour l'écouter.

*Un bébé, dit-elle. En pleine forme, et je suis sa mère...*

Quand elle se réveille, Jason assoupi sur le fauteuil inclinable près de son lit d'hôpital ronfle bruyamment. Sadie passe une main entre ses jambes mais elle ne sent rien d'autre que l'élastique déchiré de son intérieur. Pas de sang. La chose aussi est partie. À sa place, une bassine de plastique vide et des draps froissés qui la tourmentent.

Laissez les femmes se reposer.

Sadie dort pendant des jours, des semaines, et ce n'est pas un rêve – il n'y a plus de sang.

Il faut huit semaines à la peau de Sadie pour cicatriser, pour que les points de suture soient décrochés par les mains habiles du docteur. Il faut moins de cinq minutes à Jason, quand ils sont de retour dans leur appartement, aussitôt la porte de la

chambre refermée, pour réduire à néant tous les efforts de guérison de son corps, au service de son orgasme solitaire. Il pèle les vêtements de son corps comme des chiffons, la plie en deux, tête contre le matelas, la prend par-derrière et vient rapidement comme un ressort qui se relâche. Juste comme elle aime. Quelque chose d'horrible dans le cisaillement de la douleur la remplit d'une chaleur qu'elle a toujours associée au sexe, quelque chose de bon. Ils restent allongés des heures dans le lit en se touchant le visage.

*C'est notre...*, dit-il, et Sadie ne cherche plus à comprendre.

*C'est notre...*

Oh, et puis il y a cette chose vivante dans un berceau. Cette chose toujours hurlante, toujours terriblement vivante. Quand Sadie s'approche pour l'examiner, un curieux brouillard enveloppe tout l'espace vide et elle doit s'asseoir pour ne pas tomber à la renverse. Une femme entre dans l'appartement, tient la chose contre la poitrine de Sadie et lui donne des instructions pour la mise au sein. Approchez la tête par ici, abaissez ses lèvres pour les éloigner de la base du mamelon, comprimez l'aréole; *c'est votre travail, tout autant que celui de la chose vivante*. Quelque chose de tranchant se referme sur son tétou et Sadie gémit sans retenue. Au bout d'un moment, la femme s'en va et la chose ne réussit toujours pas à téter. Sadie la laisse s'endormir en hurlant dans le berceau tandis qu'elle se prépare un sandwich au jambon et fromage sur pain de céréales.

Sadie mange, dort, apprend à tolérer la cacophonie envahissante, mais quand Jason revient du travail, il est environné de bourrasques tournoyantes de désir et le travail de Sadie devient alors celui d'une amante, d'une épouse, d'une mauvaise femme. C'est une vilaine, une vraie petite salope. Il se couche

sur Sadie et serre sa mâchoire dans son poing si fort qu'elle sent le goût du sang. Elle se laisse tomber, étourdie de désir et de terreur. *Et si on en faisait un autre...* murmure-t-il une nuit, mais Sadie n'entend que les cris constants qui tapissent leur chambre.

Le sang, oh, comme il vivait autrefois en compagnon dans son corps! Plus rien, désormais, qu'une traînée gluante qu'elle retient en elle quand Jason la baise trop fort. Aucune autre partie d'elle ne saigne, en tout cas pas d'une manière visible aux yeux des autres. Vaudrait-il mieux, s'interroge-t-elle, entre les lamentations de la chose vivante et l'insatiabilité nouvelle de Jason, qu'elle continue simplement de saigner sans fin? Serait-elle alors plus semblable à elle-même, à la personne qu'elle avait toujours prévu d'être?

C'est une perte, donc. Elle passe ses doigts dans la doublure en coton de sa culotte et, ne sentant que le tissu, elle se dit : *Oui, c'est une perte*. Une perte qu'elle est bien trop jeune pour comprendre, qu'elle ne comprendra pas avant des années et des années.

Et c'est aussi pendant des années qu'elle a l'impression d'avoir dormi. Quand elle se réveille, elle a les poings crispés sur le drap de coton raide, flétri par l'humidité de sa sueur. Dans le coin sombre de la chambre, le berceau luit comme si l'on venait de l'allumer. Elle hésite à se lever entièrement de son lit et, quand elle se résout à passer ses jambes par-dessus le rebord du matelas, ses pas sont flageolants, presque timides. Le berceau est à des centaines de kilomètres, il est juste de l'autre côté de la pièce. Quand elle se penche au-dessus du berceau, la chose vivante a disparu et elle sent un souffle muet s'échapper de sa poitrine. Elle tend la main dans le berceau,

saisit un minuscule cochon sauvage, un pua'a, elle le sait, le pelage trempé de sang qui tache sa robe, ses bras, puis son cou quand elle le serre contre sa poitrine, ignorant le picotement de ses poils sur sa peau nue, ses couinements animaux, n'écoulant que l'orchestre des battements de cœur quand la créature s'apaise dans ses bras.

En se retournant, elle voit Jason debout dans l'ouverture de la porte, son visage étranger qui pâlit.

Elle pleure, et elle ne peut plus s'arrêter de sourire.

*C'est notre...*